

## HISTOIRE

### *Mata Hari, cent ans après*

À Leeuwarden, le chef-lieu de la Frise, où elle est née en 1876 sous le nom de Margaretha Zelle, peu de choses rappellent Mata Hari. Depuis 1976, une jolie statuette de danseuse se dresse devant sa maison natale sur les *Kelders*; quand l'immeuble est parti en fumée en 2013, l'événement a fait la une de la presse internationale. À l'époque où les affaires de son père étaient florissantes, elle habitait dans la *Grote Kerkstraat* l'une des plus grandes maisons de la ville. Celle-ci abritera pendant longtemps le *Fries Letterkundig Museum* avec une salle Mata Hari. Toutefois, la seule chose qui la rappelle encore ici est une plaque commémorative sur le mur extérieur. Sa troisième adresse était sur le *Willemskade*, où elle a vécu avec sa mère et ses frères après la faillite de son père jusqu'à son départ définitif de Leeuwarden à l'âge de 15 ans. Enfin, il y a aussi la petite place devant le théâtre *De Harmonie*, à laquelle le conseil municipal de la ville a donné son nom en 1996 parce que - comme l'explique le site Internet du *Historisch Centrum Leeuwarden* dans la description de sa promenade urbaine Mata Hari - «elle est située dans le triangle théâtre, lieux de sortie et (ancien) bordel». Mais rien de plus.

Margaretha Zelle a 18 ans lorsqu'elle épouse en 1895 à Amsterdam le capitaine Rudolph (John) MacLeod de la *Koninklijk Nederlands-Indisch Leger* (KNIL - Armée royale des Indes néerlandaises), avec qui elle part en 1897 pour Java. Mais le mariage va à vau-l'eau et cinq ans plus tard elle revient aux Pays-Bas. Ils se séparent de corps et par là commence son déclin social, une triste histoire comme le révèlent ses lettres des années 1902-1904, récemment retrouvées et éditées par Lourens Oldersma<sup>1</sup>. Elle se retrouve sans argent, MacLeod refusant de lui verser une pension alimentaire. De plus, il lui enlève sa fille Nonnie. La déchéance est telle qu'elle doit



Mata Hari en 1915, collection «Prentenkabinet Universiteit Leiden»

photo Studio Merkelbach, Amsterdam.

même vendre son vélo. Elle s'essaie au théâtre, mais ses nombreuses liaisons ternissent sa réputation et elle devient une «femme de mauvaise vie».

Tout ayant mal tourné aux Pays-Bas, elle va chercher fortune à Paris. Le 13 mars 1905, elle connaît un immense succès comme danseuse orientale au musée Guimet des arts asiatiques. Sous les apparences d'une belle princesse javanaise, elle fait formidablement impression, surtout avec sa danse des sept voiles, devant laquelle le public et la presse tombent en extase. Une brillante carrière s'ensuit. Partout en Europe, elle fait un triomphe au théâtre et, en tant que vedette internationale, elle mène pendant plusieurs années une vie de luxe et de glamour dans les capitales européennes, à partout de riches admirateurs et se fait entretenir par les officiers galants dont elle partage volontiers la couche. Rétrospectivement, il est difficile de s'imaginer comment cette aventurière frisonne est parvenue à faire croire au monde entier qu'elle était une vraie princesse javanaise, orientale de souche, maîtrisant parfaitement les danses de cour du *Kraton*.

Les cinq dernières années de sa vie, tout régresse: non seulement sa beauté, mais aussi sa danse, ses spectacles au théâtre et ses relations. Avec son passeport néerlandais, elle peut voyager assez facilement, y compris pendant la Première Guerre mondiale, mais elle attire aussi l'attention des services d'espionnage des parties belligérantes. Elle est arrêtée à Paris comme agent secret et, servant de bouc émissaire pour les défaites militaires françaises, elle est condamnée à mort pour espionnage au profit des Allemands. Tous les recours en grâce sont rejetés et, en octobre 1917, elle meurt à Vincennes sous les balles d'un peloton d'exécution. Depuis lors, le mythe de Mata Hari a inspiré un nombre incalculable d'œuvres artistiques, en particulier une avalanche de films où elle est incarnée par les plus grandes stars, depuis Asta Nielsen (1920 et 1921), Greta Garbo (1931), Merle Oberon (1957) et Jeanne Moreau (1964), jusqu'à Zsa Zsa Gabor (1972), Sylvia Kristel (1985) et Maruschka Detmers (2003). Mata Hari est également l'héroïne de plusieurs comédies musicales, pièces de théâtre et romans, parmi lesquels, récemment encore, *L'Espionne* de Paulo Coelho. Elle continue à vivre comme icône, comme l'archétype par excellence de la femme fatale exotique et séduisante et de l'espionne au goût de cendre.

En janvier 2017, les archives françaises ont été ouvertes à Paris, mais, vu l'ample documentation déjà publiée, il y a peu de chances que de nombreuses surprises nous soient encore révélées. Une nouvelle biographie en néerlandais paraîtra en 2017 et le Musée frison<sup>2</sup> de Leeuwarden présentera à partir du mois d'octobre une grande exposition Mata Hari.

## **Reinier Salverda** **(Tr. E. Codazzi)**

PHILIPPE COLAS, *Mata Hari, sa véritable histoire*, Paris, 2008.

LÉON SCHIRMANN, *L'Affaire Mata Hari : autopsie d'une machination*, Paris, 2001.

JEAN-PIERRE TUBERGUE, *Mata Hari, le dossier secret du conseil de guerre*, Paris, 2008.

- 1 LOURENS OLDERSMA (éd.) *Denk niet dat ik slecht ben, Margaretha Zelle vóór Mata Hari / Don't Think That I'm Bad, Margaretha Zelle before Mata Hari*, édition bilingue, Bornmeer - Tresoar, Gorredyk - Leeuwarden, 2016.
- 2 Voir [www.friesmuseum.nl](http://www.friesmuseum.nl)